

La réalité fut sans doute bien différente, même s'il est vrai que Cyrus lui-même affirme qu'il a agi sur ordre de Marduk pour rétablir les cultes¹. Mais, bien sûr, il s'agit là d'une forme de propagande, même si l'on ne peut nier qu'à cette époque, les guerres ne se gagnaient que si elles avaient l'aval des dieux.

Le retour et la construction du Second Temple.

Nous n'avons guère que la Bible pour nous renseigner sur le retour des Exilés. Il semble qu'il se soit fait en au moins deux temps. Un premier groupe emmené par un certain Sheshbazzar emporte avec lui l'ensemble du trésor du Temple dont s'était emparé Nabuchodonosor et que Cyrus leur a restitué. Puis, toujours selon la Bible, un second groupe, dirigé par Zorobabel et Josué, entraîne avec lui un groupe de 42 360 personnes, auxquelles il faut ajouter 7 337 serviteurs et 200 chanteurs².

Nous verrons un peu plus loin ce qu'il faut penser de ces nombres, en précisant d'ores et déjà qu'ils sont grandement exagérés. Les livres d'*Esdras* et de *Néhémie* furent écrits deux siècles plus tard, à un moment où se réaffirme la volonté d'indépendance de la Judée. Ils tendent donc probablement à modéliser un retour d'Exil à l'image de L'Exode mais qui a dû, dans la réalité, se faire de manière beaucoup plus informelle, sans doute par petits groupes, pendant plusieurs décennies. Ces groupes avaient sans doute des intentions politiques et théologiques bien affirmées, mais ils ne représentent pas la totalité des déportés, dont beaucoup sont restés en diaspora en Babylonie³.

Quoiqu'il en soit, les nouveaux venus n'arrivent pas sur une terre vierge et la construction du Temple va synthétiser les problèmes entre le « peuple du pays » et les « enfants de la captivité », les premiers nommés n'ayant pas vécu la profonde mutation monothéiste opérée durant l'Exil. Si l'établissement d'un autel semble le fait des premiers arrivants, l'érection du Temple est plus probablement à mettre à l'actif de Zorobabel, à partir de 531 avant notre ère.

C'est alors que les « ennemis de Juda et de Benjamin », c'est-à-dire ceux qui sont restés au pays, viennent proposer leur aide :

« Nous bâtirons avec vous car, comme vous, nous recherchons votre Élohim et nous lui offrons des sacrifices, depuis le temps d'Assarhaddon, roi d'Assyrie, qui nous a fait monter ici. »

(Esdras IV, 2)

Ce ne sont certes pas des propos d'un « ennemi », mais le refus de Zorobabel est catégorique. Les gens du pays se plaignent alors auprès des responsables perses locaux, accusant les Juifs de reconstruire une ville « rebelle et méchante ». apparemment, l'affaire remonte jusqu'à Darius, le troisième roi achéménide, mais celui-ci prend fait et cause pour les anciens Exilés. Le Temple est achevé en 515, soit en l'an 6 de Darius.

La dédicace du bâtiment marque le début de l'époque dite du « Second Temple ».

L'organisation du Levant dans l'empire Achéménide.

Sur un plan général, Cyrus divise l'empire perse est divisé en plusieurs satrapies. Quelques années plus tard, Darius fixera leur nombre à vingt, mais il pourra varier en fonction des conquêtes ou des pertes. Le satrape était le plus souvent choisi au sein de la famille royale. Il était chargé de représenter le roi, de rendre la justice, de maintenir la paix – et, à ce titre, il disposait d'une force armée – et, surtout, de prélever annuellement l'impôt des régions conquises.

Nommés pour une durée illimitée, les satrapes étaient directement responsables devant le roi. Mais à partir de la seconde moitié du V^{ème} siècle avant notre ère, l'affaiblissement du pouvoir

1. James Bennett PRITCHARD (dir.), *The Ancien Near East Texts Relating to the Old Testament*, Princeton University Press, 1955, pp. 315-316.

2. *Esdras* I, 7 – II, 65.

3. Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, op. cit., pp. 368-369.

central et l'étendue de l'empire leur permettre de prendre progressivement une indépendance qui fera d'eux des quasi-souverains.

Enfin, chaque satrapie était divisée en provinces, dans lesquelles les notables locaux disposaient d'une certaine autonomie, à condition de fournir régulièrement l'impôt.

Toute la région syro-palestinienne, qui passa sous le contrôle perse, se trouva dans une situation démographique et économique déplorable. Guerres et déportations, sans oublier l'exil volontaire avaient vidé l'ensemble du pays qui se retrouvait dans le même état de sous-peuplement que 2000 ans plus tôt. Les villes avaient quasiment disparu et les populations rurales s'accrochaient à leurs terres, que leur disputaient ponctuellement des groupes de bédouins.

Mais surtout, il convient de bien avoir à l'esprit que Yehoud ne représentait rien de sérieux pour les souverains perses, au point qu'il ne figure même pas dans les inscriptions dites "A2Pa" qui, sur la tombe d'Artaxerxès II, établissait la liste de toutes les provinces de l'empire¹.

Face à cette situation, l'administration perse pratiqua une politique à deux vitesses. Les régions les plus attractives firent l'objet d'un investissement important et de mesures de repeuplement et de réurbanisation. Il s'agit principalement des côtes, en particulier la Phénicie. Celles-ci sont naturellement très importantes au plan commercial. Elles le sont également concernant les questions de défense. Grâce à cette politique volontariste, l'activité reprit rapidement le long de la Méditerranée.

C'est en revanche beaucoup moins rapide dans les régions montagneuses, en particulier bien sûr la Samarie et la Judée. On les confia à l'initiative locale, sans beaucoup d'aide financière mais en favorisant, comme d'ailleurs dans toutes les provinces de l'empire achéménide, les élites locales.

Mais cette liberté laissée aux anciens exilés ne s'adressait à un nombre très restreint de personnes. Les estimations démographiques les plus récentes, compte-tenu des fouilles archéologiques connues, font état d'environ 12 000 personnes pour la Judée, entre 550 et 450, puis de 17 000 pour le siècle suivant. La Samarie est à peine mieux lotie, avec une estimation de 42 000 habitants². Nous sommes bien loin des données chiffrées que le livre d'*Esdras* nous détaille pourtant de façon très précise.

En outre, les nouveaux arrivants devaient aussi composer avec la population restée sur place. Il s'agit d'abord d'anciens Judéens et Israélites qui n'avaient pas connu les dernières évolutions du yahwisme. Mais il vivait également dans cette région des fragments de peuples installés là depuis fort longtemps. Les rédacteurs bibliques les décrivent avec une certaine horreur :

Le peuple d'Israël, les prêtres et les Lévites ne se sont pas séparés des peuples du pays : du Cananéen, du Hittite, du Perrizite, du Jébusite, de l'Ammonite, du Moabite, de l'Égyptien et de l'Amorite, ils ont pris leurs abominations.

(Esdras IX, 1)

Il s'agit là de la liste des ennemis traditionnels d'Israël et il est difficile d'en tester l'exactitude historique pour ce qui concerne l'époque du Second Temple, car la mention de certains de ces ressortissants, comme les Hittites ou les Amorites, fleure bon l'anachronisme. Cependant, elle a quand même le mérite de montrer que les anciens exilés ont dû éprouver quelques difficultés avant de pouvoir s'imposer et, surtout, imposer leur manière nouvelle d'aborder le culte de YHWH.

L'œuvre d'Esdras et de Néhémie.

Il semble tout d'abord que durant l'essentiel du V^{ème} siècle avant notre ère, la Judée a connu une période de paix. Le roi des rois a, en effet, été fort occupé à guerroyer d'abord contre Athènes et les cités grecques lors des deux guerres Médiques (499-448) qui se double d'une guerre contre l'Égypte, qui a fait alliance avec les Grecs (460-454), sans compter les troubles dynastiques qui apparaissent pratiquement à chaque fois que le souverain en titre décède.

1. Pierre LECOQ, *Les inscriptions de la Perse achéménide*, éditions Gallimard, Paris, 1997.

2. Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, op. cit., p. 371.

Mais sur ce qui se passe en Judée, la Bible constitue notre seule source et, bien sûr, la plus grande prudence s'impose. Mais, dans la seconde moitié de ce siècle, deux personnages apparaissent de façon déterminante. Il est bien difficile de dire lequel a précédé l'autre, car il est peu probable qu'ils aient agi de concert. L'ordre dans lequel la Bible les place, Esdras d'abord, Néhémie ensuite, est invérifiable aujourd'hui. La Bible les place l'un et l'autre sous le règne d'Artaxerxès, mais sans préciser s'il s'agit d'Artaxerxès I^{er} (465-424) ou d'Artaxerxès II (404-358).

Ce qui semble certain, c'est que chacun d'eux a agi dans un domaine particulier.

L'œuvre d'Esdras est avant tout religieuse. Il est d'ailleurs décrit comme « prêtre et scribe de la loi du dieu du ciel »¹. Son intervention semble première dans la reconstruction du Second Temple et, partant, dans la centralisation du culte de YHWH autour du sanctuaire de Jérusalem. Il semble aussi avoir été l'apôtre de l'interdiction du métissage avec les gens du pays, pour préserver la *יְרֵעַ הַקֹּדֶשׁ* [*ṣèra" haqqodesh*], la "race sainte"², littéralement le "semence sainte" qui revenait de Babylone.

L'œuvre de Néhémie est de nature plus politique. La Bible le présente comme l'échanson d'Artaxerxès à Suse, où il apprend les difficultés économiques que connaît la Judée. Il obtient alors de pouvoir partir à Jérusalem comme gouverneur. Là, il met en place un genre de moratoire pour les dettes et s'efforce de mettre en place une plus grande justice sociale. Au nom de cela, il invite les Juifs à reconstruire les murailles autour de Jérusalem, malgré l'hostilité des Samaritains. À sa manière également, il participe également à la centralisation du culte en donnant, au Grand Prêtre du Temple, une défense militaire efficace. Comme Esdras, il condamnera également les mariages avec les femmes du pays, au nom du principe biblique que la femme étrangère amène l'homme vers l'idolâtrie³.

2.3. Yehoud à la fin de l'empire perse

Au plan politique.

Progressivement, la Judée devient une province en soi, autour de sa capitale Jérusalem. Mais sa situation n'évoluera que très lentement au cours des deux siècles que dureront l'Empire perse. En effet, son territoire est nettement moins étendu que celui du royaume de Juda : aucun accès à la mer Méditerranée et même la Shéphélah est perdue. Cependant, comme toutes les autres provinces, Jérusalem frappait sa propre monnaie pour le commerce local.

Cette monnaie était écrite en araméen, qui était la langue officielle dans les provinces de l'Ouest de l'empire perse et l'hébreu cesse progressivement d'être parlé. Il n'est plus utilisé que pour la rédaction des textes sacrés. D'ailleurs, l'adoption de l'araméen permet de renoncer à l'écriture paléo-hébraïque pour adopter ce qu'on appelle l'hébreu carré.

Il semble qu'au V^{ème} siècle et peut-être encore au début du IV^{ème}, la direction locale ait d'abord été conçue comme une forme de dyarchie avec, d'un côté, le gouverneur et de l'autre le Grand Prêtre.

On trouve cependant quelques « couples » de cette nature, avec par exemple Néhémie et Élyashib, le premier au gouvernement, le second à la prêtrise, ou encore, dans le même ordre, Esdras et Yohanan.

Mais lorsque, à la fin du V^{ème} siècle, les souverains achéménides perdent le contrôle de l'Égypte, ils alourdissent leur présence sur toute la région, qui devient une zone frontalière sensible. Ils flanquent le Negev d'un cordon de forteresses et installent aussi un certain nombre de places fortes plus au Nord, comme à Béer-Shéva ou à Tel-Arad pour sécuriser le commerce avec l'Arabie et pouvoir intervenir en cas de besoin.

De même, les potentats locaux perdent une partie de leur indépendance, pour leur éviter éventuellement de caresser le projet d'une coalition anti-perse avec l'Égypte. Il semble donc que la

1. *Esdras* VII, 12.

2. *Esdras* IX, 2.

3. Voir Daniel FAIVRE, *La Bible ou le livre des plaisirs corrompus*, op. cit., pp. 212-219.

Judée soit devenue une forme de théocratie sous contrôle perse, avec le cumul des pouvoirs spirituels et temporels entre les mains du Grand Prêtre de Jérusalem, ainsi que l'attestent par exemple ces monnaies judéennes exhumées par l'archéologie et qui portent le nom du prêtre Yohanan.

La question religieuse.

En se confrontant aux populations restées au pays, les tenants d'un monothéisme exclusif se sont trouvés face à un hiatus. Ceux que l'on va progressivement appeler les Samaritains n'ont pas connu la même évolution théologique et pratiquent un yahwisme qui n'hésite guère à syncrétiser des croyances religieuses hétérodoxes, qu'elles proviennent de l'ancien substrat cananéen ou de l'apport des cultes venus de Mésopotamie.

Ce terme va progressivement englober l'ensemble de cette population : anciens Israélites métissés avec des colons venus de différentes régions de l'empire assyrien, appelés au mieux « peuple du pays », mais que l'on n'hésitait pas quelquefois à qualifier de מַמְזֵר [mamzer] "bâtard"¹.

Cette différence de sensibilité religieuse provoque ce que l'on a coutume d'appeler le schisme samaritain.

Il est bien difficile de mettre en évidence l'élément réellement fondateur – dans la mesure où il en existe un – de ce schisme. Sans doute le refus opposé par les anciens exilés à la proposition faite par les gens du pays d'aider à la reconstruction du Temple est-il essentiel. Il est cependant bien difficile de l'inscrire dans une chronologie fiable et suppose, par la fermeté du refus, des antagonismes antérieurs qu'il n'est pas facile de reconstituer à coup sûr.

En effet, outre la question strictement religieuse, il existe également un différend ethnique entre les deux groupes, comme nous avons eu l'occasion de le mettre en évidence avec l'opposition entre « race sainte » et « peuple du pays », auquel il est reproché de s'être corrompu au contact des population étrangères.

Cependant, il s'agit bien d'un schisme, car les Samaritains et les Juifs partageaient au moins un bien commun, celui du Pentateuque, qui ne différait guère d'une région à l'autre.

Ce schisme religieux trouvera une matérialisation définitive à l'époque hellénistique, lorsque les Samaritains construiront leur propre temple sur le mont Garizim, avec l'approbation d'Alexandre.

Cette question du temple va également envenimer les relations entre Jérusalem et les Juifs d'Éléphantine, dont nous avons pu voir que l'orthodoxie n'était pas la qualité première.

Mais l'intransigeance de Jérusalem ne concerne pas seulement les Samaritain ou les Juifs d'Éléphantine. C'est en effet au sein de l'empire que se développe le phénomène de diaspora et les communautés juives y éclosent un peu partout avec, naturellement, une forte présence à Babylone et en Mésopotamie en général où certaines familles juives jouent un rôle non négligeable dans la vie économique et sans doute politique du lieu, comme la famille Murashu dans la ville de Nippur². Une telle intégration devait nécessairement supposer une certaine forme d'indulgence de cette famille à l'égard des cultes locaux.

Et, bien sûr, on commençait à voir apparaître d'autres communautés, en basse Égypte, en Asie Mineure et même dans le Nord de l'Arabie³.

1. Zacharie IX, 6.

2. Guillaume CARDASCIA, *Les archives des Murashu, une famille d'hommes d'affaires babyloniens à l'époque perse (455-403 av. J.-C.)*, Imprimerie Nationale. Paris, 1951.

3. André LEMAIRE, *Histoire du peuple hébreu*, op. cit., pp. 78-79.

3. La période hellénistique (331-167)

3.1. Un nouveau partage du monde

La fin de l'Empire perse.

Le long règne d'Artaxerxès II (404-358) est marqué par les complots à l'intérieur du palais, en particulier entre ses trois fils, et les troubles aux périphéries de l'empire, principalement sur ses marches occidentales.

C'est finalement Darius III (336-330) qui deviendra le dernier roi de l'empire Achéménide. Le vrai danger se trouve sur l'autre rive de la Méditerranée, où Philippe II, le roi de Macédoine (359-336), entreprend de contrôler toute la Grèce, directement ou au moyen de la Ligue de Corinthe, une structure qu'il a imposée en 337, après sa victoire à Chéronée sur une coalition menée par Athènes. Le but avoué de cette ligue est de venger la profanation des sanctuaires grecs lors de la seconde guerre médique.

Puis, Alexandre remplace Philippe II à la tête des phalanges macédoniennes et rêve d'en découdre avec ceux que tous les auteurs grecs appellent les « Barbares ».

L'épopée d'Alexandre a largement été héroïsée, en particulier par Plutarque qui le compare à César¹, il n'entre donc pas dans nos propos d'en faire le menu. D'ailleurs, on le connaît surtout sous le nom d'Alexandre le Grand, plus rarement sous celui d'Alexandre III.

La conquête est relativement rapide. En 334, il pénètre en Asie Mineure et remporte une première victoire sur les rives du fleuve Granique. Puis les succès s'enchaînent qui lui permettent de prendre successivement Babylone puis Suse, la capitale, en 331. Mais Darius s'est enfui vers Ecbatane. Alexandre le poursuit mais le roi perse sera assassiné par les satrapes de sa suite en 330, qui feront aussitôt allégeance à Alexandre.

L'empire perse vient de changer de main, même si Alexandre se proclame immédiatement l'héritier des rois des rois. En Égypte, il prendra même le titre de pharaon et, après avoir consulté l'oracle de Zeus Amon dans l'oasis de Siwa, il sera même désigné comme le descendant direct du dieu Amon.

La guerre des Diadoques et ses conséquences.

Alexandre ne jouira de ce titre que sept années, puisqu'il meurt en 323, probablement victime du paludisme, même si les causes de sa mort font l'objet de discussions intenses entre historiens. Moins intenses cependant que les luttes entre ses généraux pour le partage de son héritage, ceux que l'on va appeler les « Diadoques » c'est-à-dire, en grec, les "successeurs".

Cette longue suite de complots, d'assassinats et de batailles demanderait un chapitre complet et nous nous contenterons ici d'en constater l'aboutissement.

L'empire est alors divisé en trois grands ensembles :

- le royaume antigonide, qui doit son nom à Antigone le Borgne (382-301) et qui reviendra progressivement aux frontières européennes de la Macédoine ;
- le royaume séleucide, du nom de *Séleucos I^{er}* (358-281) qui occupe l'essentiel de la partie asiatique de l'Empire d'Alexandre ;
- le royaume lagide, appelé aussi ptolémaïque, vient du général macédonien Ptolémée (368-283), fils de Lagos (IV^{ème} S) qui couvre l'Égypte et le Sud du Levant, c'est-à-dire, pour un temps au moins, la Judée.

1. PLUTARQUE, *Vie parallèles*.

3.2. Les Juifs dans le royaume lagide (321-200)

Une intégration lente.

Il semble que, de leur plein gré ou par intérêt, ou encore sous la contrainte, les habitants de la Judée avaient pris le parti d'Alexandre contre celui de Darius. Mais, sur cette période, les sources sont fragiles. L'une des plus importantes nous vient de Flavius Josèphe, qui a écrit plus de trois siècles après.

Après la guerre des Diadoques, Judée et Samarie sont intégrées au royaume lagide, dont la capitale, Alexandrie, devient la plus grande cité de la Méditerranée et commence un rayonnement qui ne s'assombriera qu'après la reddition d'Antoine et Cléopâtre à la volonté d'Octave en 30 avant notre ère.

Cependant, cette possession fut contestée par les Séleucides et généra une longue suite de conflits : les guerres syriennes. Concernant la Judée et la Samarie, leur appartenance au royaume lagide fut scellée, au moins pour un temps, avec la paix de 241, qui mit un terme à la troisième guerre syrienne (au total, il n'y en eut pas moins de six, entre 274 et 168).

Hellénisation de la vie quotidienne.

Une première précision : la Bible fait l'impasse sur cette période, qui dure pendant environ un siècle. Aucun livre ne l'évoque. Les sources les plus précises dont nous disposons viennent encore de Flavius Josèphe.

Tout d'abord, il convient de préciser que la langue véhiculaire pour tout le Proche-Orient devient le grec, au détriment de l'araméen.

Une période de prospérité s'ouvre pour toute la région mais, à la différence de l'organisation politique qui régnait dans l'Empire perse, l'administration lagide est nettement plus présente et totalement hellénisée. Chaque province devient une *hyparchie* avec, à sa tête, un *stratègos* pour les affaires militaires.

Il y a également un genre de brassage de la population urbaine. Conformément à la conception grecque, le droit de cité, la *politeia*, veut remplacer l'appartenance ethnique ou tribale. Et la vie « politique », au sens de civique, tourne en particulier autour du culte de Zeus Olympien, qui a permis que triomphe l'esprit grec sur tout le Proche et le Moyen-Orient et qui renvoie au rang de subalterne les divinités locales. Ce qui, on s'en doute, ne plaira guère à Jérusalem.

Beaucoup des villes conquises sont rebaptisées de noms grecs, sans oublier les nombreuses Alexandries qu'Alexandre, dans sa mégalomanie, a semées sur son passage, dont deux seulement sont réellement attestées comme des villes nouvelles, en particulier celle d'Égypte, parmi les soixante-dix cités mentionnées par Plutarque, une vingtaine d'autres restent encore en discussion¹.

Ces villes prennent une coloration nettement hellénique avec la création d'agora, de théâtres, de stades, bref, de tout ce qui fait la cité grecque depuis ses origines.

De même, la culture grecque et ses mœurs beaucoup plus libres, en particulier en matière de sexualité, vont rapidement se heurter, au puritanisme en vigueur qui sévissait principalement dans les milieux juifs et samaritains.

Les conditions de vie des Juifs de cette époque nous sont assez mal connues, mais des bribes nous en parviennent grâce à des documents comme les papyrus de Zénon². C'était le secrétaire particulier du ministre des finances de Ptolémée II puis Ptolémée III, qui s'est efforcé de développer la production dans l'ensemble du royaume en y imposant des techniques nouvelles (labourage, irrigation, nouveaux cépages...). Ses papyrus évoquent en particulier une riche famille juive de Transjordanie, les Tobiades, qui ont peut-être un rapport avec le livre de *Tobit* et que l'on retrouve également sous la plume de Flavius Josèphe³. On peut y lire que l'entente semble bonne entre les aristocraties locales et l'administration alexandrine dès lors que les tributs sont payés.

1. Pierre BRIANT, *Alexandre le Grand*, PUF, 1994, p. 73.

2. Claude ORRIEUX, *Les papyrus de Zénon. L'horizon d'un Grec en Égypte au III^e siècle avant J.-C.*, éditions Macula, Paris, 1983.

3. Flavius JOSÈPHE, *Antiquités juives* XII, IV.

Concernant enfin une éventuelle autonomie de Samarie et de Judée, il est difficile d'en déterminer les contours, cependant, il semble que les grands prêtres aient conservé une certaine autorité, peut-être parce que Jérusalem était considérée comme une colonie mineure par les rois d'Alexandrie.

Parallèlement, la diaspora qui s'amplifie dans les trois royaumes hellénistiques

3.3. La domination séleucide (200-167)

Une domination choisie.

Nous avons eu l'occasion d'évoquer les relations plus que conflictuelles qui opposent Lagides et Séleucides et que l'histoire a retenues sous le nom de « Guerres de Syrie ». Il y en eut six successives, mais c'est la cinquième qui sera déterminante pour que Judée et Samarie changent de main.

Précisons aussi que le royaume séleucide se rétrécit rapidement car, dès la fin du III^{ème} siècle avant notre ère, Antioche perd le contrôle de toute la Mésopotamie qui passe aux mains des Parthes, qui étendent leur empire, en particulier sous le règne de Mithridate I^{er} (171-138), jusqu'à l'actuel Pakistan et qui resteront une menace, pour Antioche d'abord mais aussi pour Rome ensuite.

En 201, Antiochos III envahit la Palestine, qui passe sous contrôle séleucide malgré une courte réaction lagide, la région est conquise, avec l'appui de la population locale, d'ailleurs, qui supportait de plus en plus mal le poids de la fiscalité lagide.

Cependant, cette courte campagne, qui vient s'ajouter aux guerres précédentes, laisse une Palestine exsangue. Antiochos III, dans un souci de ralliement de la population, publie une proclamation très favorable aux Juifs¹ : forte contribution pour les sacrifices, matériaux pour achever la construction du Temple, exemption d'impôts pendant trois années, dans le but de repeupler Jérusalem, affranchissements... Et surtout, il autorise le peuple à vivre « selon les lois de leurs pères ».

La Palestine sera désormais gouvernée par une *Gerousia*, c'est-à-dire un conseil des Anciens auquel s'ajoutent les prêtres et les scribes. Cette institution survivra ensuite sous le nom de Sanhédrin. Les conditions de vie s'améliorent grandement. On peut en retrouver les signes dans le livre biblique appelé *Siracide*, ou encore *Ecclésiastique*, rédigé en grec et qui ne fait donc pas partie de la Vulgate juive.

Ce retour de prospérité et de paix semble devoir durer, puisque Antiochos marie sa fille Cléopâtre avec le roi Ptolémée V Épiphane, promettant ainsi une baisse de la tension entre les deux royaumes rivaux. Mais un autre problème militaire vient progressivement occuper toute la Méditerranée. À l'Ouest, une nouvelle puissance vient de se lever. Rome, après avoir débordé de ses frontières latines, puis italiennes, dirige ses légions vers l'Est.

Nouvelles menaces de guerre.

La troisième guerre punique (218-202) donne à Rome le contrôle de la Méditerranée occidentale et lui permet de tourner ses légions vers l'Est. L'alliance entre Antiochos III et Philippe V de Macédoine fait craindre une montée de l'impérialisme hellénistique. C'est le début de quatre guerres macédoniennes successives (214-148) dont le résultat immédiat, pour ce qui concerne le royaume séleucide, est le versement d'un très lourd tribut.

La situation est d'autant plus préoccupante qu'il perd ses riches provinces d'Asie Mineure. Après une brève crise dynastique qui amène Antiochos IV sur le trône et un échec militaire en Égypte, le roi va donc se tourner vers la Palestine et le trésor du temple de Jérusalem.

Or, le monde juif, qui avait perdu son unité avec la diaspora, se fissure même à Jérusalem où des Juifs hellénistes soutiennent la déposition du Grand Prêtre Onias III, jugé trop pro-lagide, remplacé par Jason, son frère.

1. Élie BIKERMAN, « Une proclamation séleucide relative au Temple de Jérusalem », dans *Syria*, 25-1, 1946, pp. 65-85.

Jason, dont le sacerdoce ne durera que trois ans, entreprit une première hellénisation de Jérusalem, qui fut même rebaptisée Antioche, en signe de soumission à Antiochos. Il abolit les décrets favorables aux Juifs. Cependant, il sera rapidement remplacé par plus helléniste que lui, Ménélas, qui promettait d'accroître l'impôt versé à Antioche de 300 talents d'argent¹. Jason s'enfuit en Transjordanie.

Mais Ménélas ne peut honorer sa promesse et il complète l'impôt avec des objets cultuels pris dans le Temple.

Une vaine tentative de Jason pour renverser Ménélas et Antiochos décide l'installer une forteresse à Jérusalem même, l'Akra, qui abritera une importante garnison grecque chargée de surveiller la ville.

L'hellénisation est alors menée au pas de charge. En 167, avec ce qu'on a appelé l'édit de Persécution, le temple de YHWH est voué à Zeus Olympien et on commence à y pratiquer des sacrifices de porcs. Les fêtes juives sont interdites, de même que la circoncision et les tabous alimentaires.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, une telle politique ne rencontre pas l'unanimité contre elle. Elle est tout d'abord mieux acceptée en Samarie qu'en Judée, car la population y est davantage hellénisée et vaguement revancharde contre Jérusalem. Mais en Judée même, on trouve une aristocratie juive qui accepte sans trop d'états d'âme cette nouvelle orientation religieuse et politique.

La révolte va venir des Juifs pieux. Certains se sont enfuis en Égypte, d'autres se cachent dans les grottes où ils continuent à célébrer leurs rituels. Un certain nombre d'entre eux furent arrêtés et persécutés. Les premiers martyres déclenchèrent une révolte populaire. Le deuxième livre des Maccabées en dresse une liste significative et précise :

On amena deux femmes coupables d'avoir circoncis leurs enfants : on leur fit faire, sous les yeux de tous, le tour de la ville, leurs nourrissons suspendus à leurs seins et on les précipita du haut des remparts.

(II Maccabées VI, 10)

4. Une nouvelle indépendance (167-63)

4.1. La révolte maccabéenne (167-142)

Passive au début, la révolte devient violente. Elle commence en 167 dans le village de Môdin, situé à une trentaine de kilomètres au Nord-Ouest de Jérusalem, avec l'action énergique du prêtre local, Mattathias, qui égorge sur l'autel un Juif qui s'appretait à pratiquer offrir un sacrifice conforme au décret d'Antiochos². Puis il rassemble autour de lui 6000 juifs pieux, en hébreu les **חַסִּדִּים** [*hasidîm*] terme qui peut être traduit par "fidèles" et qui réapparaîtra beaucoup plus tard pour désigner un mouvement religieux orthodoxe qui marquera fortement le judaïsme ashkénaze³.

Leur but vise naturellement à purifier le Temple en lui rendant sa destination première. Dans un premier temps, ils entreprennent de « libérer » la Judée de force, incendiant les villages restés fidèles à l'hellénisme, circoncisant de force les enfants... Ils profitaient également du fait qu'Antiochos soit parti guerroyer en Perse, où il mourra d'ailleurs en 164.

C'est son vice-roi, Lysias, qui tente de reprendre le contrôle de la situation, mais il éprouve quelques revers militaires. La mort de Mattathias (c.166/165) ne met pas un terme au combat, au contraire même car ses fils assurent une efficace relève : Judas, Jonathan et Simon. Les qualités militaires de Judas lui vaudront sans doute le surnom de « Maccabée », un mot d'origine incertaine que l'on rattache généralement au terme hébreu **מַקְּבָאֵה** [*maqqâvâh*] "marteau"... tout un programme !

1. II Maccabées IV, 24. Le talent est une unité de poids équivalent environ à 35 kg.

2. I Maccabées, II, 23-25.

3. Julien BAUER, *Les Juifs hassidiques*, PUF, Paris, 1994.

La lutte sera reprise par les fils de Mattathias. Elle durera 23 ans et sera marquée par toute une série de révolution de palais à Antioche qui ne connaîtra, entre 164 et 142, pas moins de six souverains différents qui, à l'exception du premier, Antiochos IV, mourront tous de mort violente.

Nous ne ferons pas le détail de ces conflits, très complexes, sinon pour signaler que la première grande victoire fut celle de Judas sur Nicanor, un ami personnel d'Antiochos, envoyé pour écraser la rébellion avec une armée de 20 000 hommes. Mais une attaque surprise à Emmaüs la met en déroute en 165 avant notre ère. Cette victoire permet aux révoltés de reprendre Jérusalem et reprennent le Temple, dont ils célèbrent la Dédicace le 25 *kislev*, soit le 14 décembre 164, qui deviendra une fête religieuse majeure dans le calendrier juif : Hanukkah. L'année suivante, ils entreprennent de libérer tout le territoire judéen, lançant quelques expéditions avec un certain succès.

Les fils de Mattathias joueront, souvent avec bonheur, sur les crises dynastiques d'Antioche, dans lesquelles les Romains, qui commençaient à s'approcher de la Méditerranée orientale, jouaient un rôle souvent déterminant.

Face à cette valse de souverains, les frères se relaient à la tête de la révolte, avec le plus souvent le titre de Grand Prêtre, celui-ci n'excluant nullement des prolongements politiques et militaires.

Lors du dernier conflit dynastique, entre Tryphon, le roi en titre et Démétrios, Jonathan est assassiné par le roi officiel mais son frère Simon, avec le soutien de son rival, peut proclamer l'indépendance de la Judée en 143.

Cependant, tout n'est pas aussi clair. Les nombreuses opérations militaires ont naturellement laissé des traces profondes dans la société, mais pas autant que les volte-face des dirigeants, Jonathan en particulier. Le soutien qu'il a apporté aux Grecs, même s'il était tactique, reste assez mal vu par les Hassidim, dont la préoccupation religieuse était radicale vis-à-vis de l'hellénisme.

En outre, l'idée d'un souverain cumulant des fonctions politique est religieuse n'était pas en soi anormale. Ce qui l'était davantage, à leurs yeux, c'était qu'ils ne descendissent ni de David, ni de Çadoq.

Enfin, la rupture avec la Samarie est devenue rédhibitoire, cette dernière ayant trop ouvertement adopté la culture grecque.

4.2. La dynastie hasmonéenne (142-63)

Elle tire son nom de Flavius Josèphe, qui affirme que Mattathias descendait d'un certain Hasmonée, inconnu par ailleurs¹. Elle ne peut cependant commencer qu'avec le retour de l'indépendance de la Judée.

Cependant, nous verrons que le titre de roi mettra un moment avant de reparaitre et n'ira pas sans poser un certain nombre de problèmes, autant sur le plan politique que pour des questions religieuses.

Simon conserva le titre de Grand Prêtre (*archiéreus*), auquel il fit ajouter celui de chef militaire (*stratègos*) et politique (*hègouménos*). Toutes ces fonctions étant attribuées à vie, cela ressemble évidemment aux pouvoirs d'un monarque, mais sans le titre de roi. Ses premières mesures furent naturellement d'envoyer des ambassades, à Rome en particulier.

Il dirigea le pays entre 142 et 134, avant de mourir assassiné par son gendre, Ptolémée, lors d'une tentative de restauration séleucide qui échoua. Jean Hyrcan, son successeur (134-104) s'en tira en payant un tribut à Antiochos VII.

Mais surtout, dans les années suivantes, il sut profiter des sempiternelles révolutions de palais à Antioche pour étendre considérablement son territoire.

1. Simon Claude MIMOUNI, *Le Judaïsme ancien du VI^e siècle avant notre ère au III^e siècle de notre ère*, PUF, Paris, 2012, p. 332.

Il s'empara en particulier de la Samarie, au terme de trois campagnes successives et il fit raser le temple du mont Garizim et la ville même de Samarie, parachevant ainsi la rupture entre Juifs et Samaritains.

C'est aussi sous Jean Hyrcan qu'on voit clairement apparaître une fracture au sein du judaïsme, qui était déjà en germe dès l'époque de Jonathan.

La faction dominante est celle des Sadducéens, qui représentent globalement la caste sacerdotale gravitant autour de la figure du Grand Prêtre et du Temple et qui soutient le pouvoir politique. Nom quelque peu usurpé d'ailleurs, car les Grands Prêtres qui se succéderont ne seront aucunement des descendants de Çadoq, ancêtre éponyme et quelque peu mythique de la fonction puisqu'il fut nommé à ce poste, selon la tradition, par Salomon en personne. Sur le plan dogmatique, les Sadducéens sont viscéralement attachés à la Loi et à son application aveugle, refusant tout arrangement avec elle.

L'autre groupe, beaucoup plus nombreux, est celui de Pharisiens, qui sont essentiellement des Juifs laïques, si ce terme peut avoir un sens à cette époque. Ce sont les tenants d'une Loi qu'il convient d'explicitier et d'actualiser en permanence, c'est-à-dire de constituer des mesures d'accompagnement, des commentaires. C'est ce qu'on commence à appeler la *Halakab* en substance, la "voie", créant ainsi les prolégomènes d'une loi orale qui, à terme, se concrétisera dans le *Talmud*.

Le dernier groupe est celui des Esséniens, qui semble apparaître quelques années après la mort de Jean Hyrcan, vers 100 avant notre ère, le premier d'entre eux étant, selon Flavius Josèphe, un certain Judas l'Essénien¹. Malgré la découverte des manuscrits de la mer Morte, ce groupe reste assez mal connu qui devait constituer des communautés très fermées², avec une tendance au monachisme.

C'est à partir du fils de Jean Hyrcan, Aristobule I^{er} (104-103) que le titre de roi apparaît et que l'on peut donc parler à juste titre de royaume hasmonéen. À sa mort, il est remplacé par son frère Alexandre Jannée, qui exercera le règne le plus long (103-76) et épousera sa belle-sœur, au nom de la loi du lévirat³.

Le long règne de ce roi est marqué par des guerres de conquête nombreuses, mais pas toujours fructueuses, mais aussi par un long conflit civil avec les Pharisiens, qui trouvent ses comportements par trop hellénistiques par les Pharisiens – par exemple, il émet une monnaie portant sa propre effigie – et des troubles très violents éclatent. Le mot est même faible car c'est d'une longue guerre civile de six années qu'il s'agit.

Il laisse cependant à sa mort le royaume le plus vaste jamais atteint.

Sa veuve, Salomé Alexandra, va exercer une régence pacifique (76-67), plaçant son fils Hyrcan au poste de Grand Prêtre avec, pour mission de pactiser avec les Pharisiens. Pactisation réussie, même un peu trop au regard de certains car ceux-ci entrent nombreux au sein du Conseil des Anciens, traditionnellement tenu par les Sadducéens.

Considérée, après coup, comme une forme d'âge d'or, cette petite décennie débouche sur une guerre fratricide, à la mort de Salomé Alexandra, entre Aristobule II et Hyrcan, qui doit s'enfuir.

Les deux frères ennemis décident de demander la médiation de Rome.

Les légions, en 67, sont déjà installées en Asie Mineure, à la frontière même de la Syrie, où le pouvoir séleucide ne s'exerce plus que sur un espace restreint. En outre, Rome est déchirée par les conflits entre ses généraux, qui ne rêvent de rien d'autre que de transformer la république en empire. Les deux plus en vue à ce moment, ce sont Pompée et Crassus, qui se partagent provisoirement le consulat.

1. Flavius JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, I, III.

2. Norman GOLB, *Qui a écrit les manuscrits de la Mer morte ? Enquête sur les rouleaux du désert de Juda et sur leur interprétation contemporaine*, éditions Plon, Paris, 1998, p. 3.

3. Voir Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible*, 1, op. cit., p. 219.

Pompée, qui vient de conquérir la Syrie, amène ses légions en Judée et s'empare de Jérusalem en 63. Il pénètre même dans le Sanctuaire le jour de Kippour. Rome a mis en pied en Palestine et, à la différence d'Alexandrie ou d'Antioche, elle ne le retirera pas.

Pompée dépèce littéralement le royaume hasmonéen, créant une zone de contrôle au Nord-Est, la Décapole et en créant une province de Syrie élargie, ampute l'espace hasmonéen de toutes ses parties basses, sur le front Ouest, ramenant, à peu de chose près, la Judée à ses frontières de Juda.

La monarchie est abolie et si Hyrcan II est maintenu comme Grand Prêtre, il est désormais inféodé au nouveau légat de Syrie, Marcus Aemilius Scaurus. C'est la fin de l'indépendance.

5. La fin de l'histoire

5.1. Une autonomie très surveillée

La domination romaine qui s'appesantit ne supprime pas pour autant les oppositions entre les deux frères : Hyrcan soutenu par les Pharisiens et Aristobule, fort du parti sadducéen, au point qu'en 57, les légions romaines dirigées par Marc-Antoine, qui fera partie du second triumvirat avec Lépide et Octave, doivent intervenir pour rétablir l'ordre. Hyrcan est confirmé dans ses fonctions religieuses mais la Judée est divisée en cinq circonscriptions, dont chacune est dirigée par un conseil judiciaire.

Mais l'homme fort qui apparaît à cette époque, c'est Antipater, gouverneur d'Idumée, l'équivalent de l'ancien Édom. Il devient progressivement l'homme des Romains en Judée où, au terme d'un nouveau sursaut de violence maté par les légions, il est nommé *épimélètes*, c'est-à-dire intendant de Judée, par le nouveau gouverneur romain de Syrie, Gabinus, qui a succédé à Scaurus.

Puis la lutte politique entre César et Pompée ravive les conflits au début de l'année 49, mais sans changer la donne.

Hyrcan est confirmé dans ses titres et Antipater, qui reçoit la citoyenneté romaine devient procureur de la Judée, c'est-à-dire le véritable détenteur du pouvoir politique et militaire. Il place ses deux fils à des postes clés : l'aîné, Phasaël est stratège à Jérusalem, le cadet, Hérode, stratège en Galilée.

La mort de César, assassiné par Brutus le 15 mars 44 relance de plus belle la guerre civile à Rome. Avec le même effet en Judée, où les Romains favorisent le clan Antipater. Après l'empoisonnement de ce dernier en 43, Hérode pousse ses pions en épousant Mariamnè, dans un choix tactique qui lui ouvre l'accès au pouvoir car elle est la petite-fille conjointe des deux familles rivales issues d'Alexandre Jannée.

Par ce mariage, il unit les deux fratries rivales en se posant comme un postulant œcuménique, si l'on peut dire, à diriger la totalité des Juifs.

Après l'élimination de Brutus, Hérode et son frère reçoivent de Marc Antoine le titre de tétrarque, c'est-à-dire gouverneur, respectivement de Samarie-Galilée et de Judée.

Il reste cependant le problème Antigone, le frère d'Alexandre II, qui s'est rangé aux côtés des Parthes pour arriver à ses fins. Grâce à eux, il peut reprendre Jérusalem.

Mais son règne sera bref. Hérode obtiendra du Sénat romain d'être nommé roi à sa place et de rentrer en Judée avec une armée pour détrôner Antigone. En 38, l'armée arrive en Palestine et met le siège autour de Jérusalem, qui tombe au début de l'année suivante mais Hérode parvient à éviter tout pillage¹. Antigone est décapité. La dynastie hasmonéenne a vécu.

1. Stéphane ENCEL, *Les Hébreux*, éditions Armand Colin, Paris, 2009, p. 310.

5.2. Du royaume hérodien à la province romaine

Hérode le Grand (40-4 avant J.-C.) et le rétablissement de l'autorité.

En 40, les Romains confèrent à Hérode le Grand le titre envié de *rex socius et amicus populi Romani*, en d'autres termes, "roi allié et ami du peuple romain", ce qui faisait de lui une sorte de roi-client¹. C'est un titre qui ne deviendra effectif qu'en 37, avec la prise de Jérusalem.

Devenu empereur après la bataille d'Actium en 31, Octave Auguste lui renouvelle sa royauté à vie, mais elle n'est pas transmissible. Cependant, il possède toutes les prérogatives d'un roi, selon le droit romain naturellement, et plus selon la loi mosaïque. Mais il ne possède pas le territoire judéen, qui appartient en biens à Rome, à qui il doit verser un tribut. De même, son pouvoir ne couvre pas la justice puisqu'il ne peut dissoudre le Sanhédrin.

Dans l'imaginaire collectif, Hérode a plutôt mauvaise presse, principalement en raison du « Massacre des innocents » que lui attribue, une seule fois seulement, le Nouveau Testament². Rappelons qu'apprenant la naissance de Jésus, Hérode aurait ordonné de tuer tous les enfants de moins de deux de la région de Bethléem pour empêcher la venue d'un roi des juifs annoncée par les augures. Mais la plupart des historiens ont retiré à ce récit toute forme d'historicité³, l'auteur de l'évangile de Matthieu s'inspirant peut-être de la dixième plaie, lorsque les Hébreux s'enfuirent d'Égypte sous la conduite de Moïse.

Si ce massacre n'eut sans doute jamais lieu, Hérode n'était pas très différent, au plan des scrupules, de tous les potentats de son temps.

En effet, il possédait un sens politique très pointu qui lui servait de morale et qui lui permettait d'éliminer ses opposants, en tout une quarantaine de notables, sans doute des Sadducéens membres du Sanhédrin. L'ambition d'Hérode était d'éliminer toute personne susceptible de s'opposer à lui ou faire revivre la dynastie hasmonéenne.

Cependant, après s'être débarrassé des élites susceptibles de convoiter sa place, Hérode a su jouer sur les contradictions existant au sein de la société juive du moment. Bien qu'il soit davantage attiré par la culture gréco-latine, il a pris garde en effet à ménager les susceptibilités des différents courants du judaïsme. Durant une grande partie de son règne, il a entretenu, avec les principaux animateurs du pharisaïsme, des rapports pacifiés, en même temps qu'il donnait des garanties aux Esséniens. Il dispensa même ces deux partis du serment de fidélité à son égard.

D'un autre côté, il contrôle étroitement le sacerdoce, donc le parti sadducéen. Il choisira plutôt ses Grands Prêtres dans les communautés de la diaspora égyptienne et babylonienne. Cependant, ce ne sont plus des pontificats à vie. Le pouvoir spirituel est nettement soumis au temporel, la laïcité est encore bien loin.

Mais il est plus connu pour ses actes de bâtisseur que pour son humanisme et il se lance dans une politique de grands travaux qui fortifient à nouveau la Judée (Massada en particulier) donnent, à Jérusalem, sa plus grande splendeur. Il la dote des attributs habituels d'une ville gréco-romaine, un théâtre et un amphithéâtre et, pour faire passer la pilule auprès du peuple juif pour ces constructions païennes, il se lance dans une rénovation complète du Temple⁴, un chantier colossal qui mobilisa des milliers de travailleurs, ainsi qu'un palais fortifié dans la ville haute. D'autres villes de Judée sont aussi restaurées, comme Sébaste, l'ancienne Samarie, ou construites à partir de rien.

Certes, une telle politique a un coût en termes de fiscalité mais il sut éviter le point d'affrontement. De même, il eut l'intelligence également de faire face à toute une série de famines,

1. Sur le statut des roi clients, voir David C. BRAUND, *Rome and the Friendly King. The Character of the Client Kingship*, éditions Routledge Revivals, Londres/Canberra/New York, 2013.

2. *Matthieu II*, 16-18.

3 Paul L. MAIER, « Herod and the Infants of Bethlehem » dans Jerry VARDAMAN (dir.), *Chronos, Kairos, Christos II : Chronology, Nativity and Religious Studies in Memory of Ray Summers*, Mercer University Press, Macon (Georgie), 1998, pp. 169-189.

4. Mireille HADAS-LEBEL, *Entre la Bible et l'Histoire, le peuple hébreu*, éditions Gallimard, Paris, 1997, pp. 81-89.

qui intervenaient tous les sept ans en raison de la loi juive sur le Shabbat de la terre¹, en usant de sa propre fortune pour faire venir du blé d'Égypte.

Enfin, Hérode était très imprégné de culture grecque et, sous son règne, le grec devint la *koinè*, c'est-à-dire la langue véhiculaire de la Judée, l'araméen restant la langue populaire mais qui s'éteignait lentement et l'hébreu était exclusivement une langue sacrée que seuls les prêtres comprenaient.

Le versant le plus positif de son règne – et ce n'est pas sa moindre qualité – est qu'il sut mettre en application la *pax romana* chère aux Romains et que les Juifs ont pu connu durant la période séleucide. Cette paix s'est doublée d'une prospérité importante, les routes du commerce étant à nouveau ouvertes et les grands travaux procurant de l'emploi à une population pauvre. Mais il est vrai que la vision judéo-chrétienne moralisante a largement contribué à ruiner son image.

Il a également usé de son intimité avec les dirigeants romains pour défendre les droits de Juifs de la diaspora, qui s'est considérablement élargie, depuis les premières installations en Babylonie et en Égypte. On en trouve maintenant dans de nombreuses cités d'Asie Mineure et, naturellement, à Rome, où Flavius Josèphe (c. 37-100) en sera le membre le plus influent.

La fin du règne d'Hérode est marquée, comme il se doit, par des problèmes de succession entre ses descendants, malgré le testament qu'il a laissé². En effet, il a certes éliminé ses principaux opposants, mais ses dix épouses, même si toutes n'ont pas engendré, ont produit un certain nombre de candidats potentiels (huit garçons et six filles), sans compter les petits-enfants.

Descendance hérodiennne et procurateurs.

Cependant, Auguste, l'empereur de Rome et « ami » d'Hérode impose les clauses de son dernier testament, rédigé quelques jours seulement après sa mort, qui prévoit la partition du royaume en trois tétrarchies confiées aux fils du vieux roi.

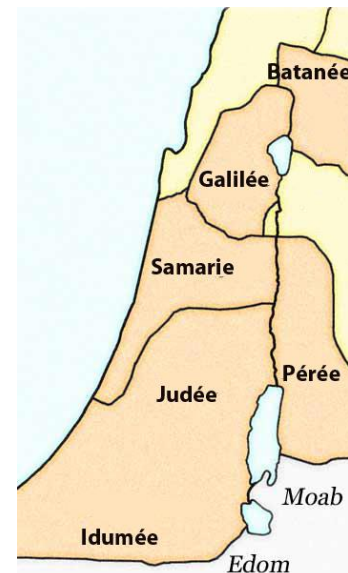
Il ne s'agit donc plus de véritable monarchie, mais plutôt d'une forme de transition vers l'intégration pure et simple de la région comme province romaine, au milieu du I^{er} siècle de notre ère.

Du Nord au Sud, nous trouvons donc trois ensembles politiques différents :

– la tétrarchie de Batanée est confiée à Philippe, fils de sa 7^{ème} épouse ; c'est une entité politique assez floue qui englobe de petites régions syriennes très montagneuses ; la population est très disparate : Grecs, Juifs, Syriens...

– la tétrarchie de Galilée et de Pérée est remise entre les mains d'Hérode Antipas, fils de la 6^{ème} épouse : une région plus riche que la précédente, mais assez instable par la propension des Galiléens à la révolte et la présence des Nabatéens, hostiles à Rome, sur les frontières orientales de la Pérée ;

– la tétrarchie de Judée-Samarie enfin, est octroyée à Archélaüs, frère maternel du précédent, qui se crut le véritable dépositaire de l'héritage paternel et qui en usa de façon très imprudente.



Nous passerons rapidement sur les deux premières tétrarchies. La première d'abord rattachée à la province de Syrie en 34, sera brièvement intégrée à la tétrarchie de Judée-Samarie en 41.

La seconde mérite que l'on s'y arrête quelque peu, car elle est à l'origine de trois nouveaux mouvements au sein du monde juif palestinien. C'est en Galilée en effet qu'est apparu le courant

1. Selon *Lévitique* XXV, 4, la terre doit se reposer tous les sept ans.

2. En fait, il en a rédigé quatre, mais les trois premiers, écrits trop tôt, n'ont pas survécu aux alliances et dissensions successives entre les héritiers.

contestataire des Zélotes, créé par Judas, le fils d'un « brigand », Ézéchiass, exécuté par Hérode peu avant sa mort. Flavius Josèphe les définit ainsi :

Ceux qui en font profession soutiennent qu'il n'y a que Dieu seul qu'on doive reconnaître pour seigneur et pour roi, et ils ont un si ardent amour pour la liberté qu'il n'y a point de tourment qu'ils ne souffrent et ne laissent souffrir aux personnes qui leur sont les plus chères plutôt que de donner à quelque homme que ce soit le nom de seigneur et de maître.

(Antiquités Juives XVIII, II)

Ce groupe est donc partisan de la lutte armée contre Rome et ne rechigne à produire des martyrs, comme nous le verrons plus loin. Leur influence débordera largement du cadre de la Galilée.

Cette tétrarchie a produit également, en Pérée plus particulièrement, le mouvement baptiste, aux alentours de l'année 27, connu naturellement par la prédication de Jean, surnommé à ce titre, Jean le Baptiste. La particularité de cette nouvelle théologie était l'immersion dans l'eau du Jourdain. Pour plus de sécurité, Antipas le fit exécuter dans la forteresse de Machéronte à la fin des années 20¹, ce qui a donné lieu à la légende de Salomé et de sa danse des sept voiles, au terme de laquelle elle se serait fait livrer la tête de Jean-Baptiste sur un plateau².

Le troisième courant, qui naît à la même époque, est bien sûr celui des Nazôréens, ou encore Nazaréens qui, autour du personnage de Jésus, développeront rapidement un judaïsme messianique qui sera promu à un bel avenir et recevra l'apport d'une partie au moins des Baptistes.

Revenons maintenant à ce qui concerne les limites géographiques des territoires historique d'Israël, la Judée-Samarie. Archélaüs tenta de s'imposer à la tête de ce semi-État, mais sans le charisme de son père. Une délégation de Juifs et de Samaritains venus se plaindre à Rome obtiendra gain de cause et Auguste l'exilera à Vienne, en Gaule.

À partir de l'an 6 de notre ère, la Judée-Samarie, ainsi que l'Idumée, étaient sous les ordres des procurateurs romains. Leur lieu de résidence est fixé à Césarée et ils possédaient une garnison importante. Outre le maintien de l'ordre, la tâche du procurateur était également la collecte des impôts, selon le recensement de Quirinus, évoqué d'ailleurs dans le Nouveau Testament³.

Cependant, il autorisait une relative autonomie pour les autres activités et les règles religieuses imposées par le judaïsme étaient autorisées. Il s'agit d'une forme de régime aristocratique sous contrôle, qui était surtout aux mains des Sadducéens, qui contrôlaient le Sanhédrin et l'accès à la fonction de Grand Prêtre, même si ce dernier était officiellement nommé par le procurateur, dont le plus connu sera évidemment Ponce Pilate (26-36).

Dans un premier temps, ces changements sont assez bien accueillis par la population, après les excès d'autoritarisme et de violence produits sous le règne d'Archélaüs. Cependant, l'activité des groupes contestataires reste vive, en particulier les Nazôréens, avec le jugement et la crucifixion de Jésus, condamné par Ponce Pilate et le Grand Prêtre Caïphe. Une remarque à nuancer cependant, car la personne même de Jésus n'a laissé aucune trace dans les documents romains de son époque.

Mais le règne de Caligula (37-41) change à nouveau la donne car celui-ci veut imposer le culte impérial (en l'occurrence le sien) dans tout l'empire, alors que les Juifs en étaient dispensés. Les troubles reprennent, en particulier à Alexandrie où les Romains organisent un pogrom sanglant⁴.

Après l'assassinat de l'empereur, son successeur Claude rend la direction de la Judée-Samarie à un Juif, en l'occurrence à Hérode Agrippa I^{er}, petit-fils d'Hérode le Grand, sans doute dans un souci d'apaisement. Il y adjoint la Galilée et la Pérée. Sous sa procuratèle, un calme relatif revient

1. André PAUL, « Jean le baptiste : L'homme qui révéla le Christ », *Le Monde des religions*, 74, novembre 2015, p. 41.

2. Cette danse pourrait être une transposition du mythe de la descente d'Ishtar aux Enfers, contrainte d'enlever un vêtement à chacune des portes, pour paraître nue devant la déesse du monde des morts Éreshkigal, voir Jean BOTTÉRO & Samuel Noah KRAMER, *Quand les dieux faisaient l'homme*, éditions Gallimard, Paris, 1989, pp. 319-325.

3. *Luc* II, 2.

4. PHILON d'Alexandrie, *Contre Flaccus ou de la Providence*, 66-68.

mais la césure entre Juifs et Chrétiens prend une tournure de plus en plus radicale, car ces derniers commencent à convertir des non-juifs. Pierre est arrêté et Jacques, frère de Jean, exécuté.

Mais il semble qu'Agrippa ait manifesté trop ostensiblement une volonté de s'émanciper de la tutelle romaine et il meurt, sans doute empoisonné, en 44.

Les années 44 à 66 marquent le retour des procurateurs nommés par Rome et les révoltes deviennent de plus en plus violentes, chaque procuratèle ou presque en ayant connu une. Et surtout, à partir du milieu du I^{er} siècle, on voit apparaître les Sicaires, qui appartiennent à la branche la plus extrémiste des Zélotes. Ils sont ainsi nommés car ils se déplacent en ville avec un couteau caché dans leurs vêtements et ils poignent à l'improviste, toute personne considérée comme ennemie, Romain ou collaborateur juif. La géographie des révoltes anti-romaines change alors : elle sort des campagnes pour gagner les villes.

Les guerres juives.

La première éclate en 66, pour un motif qui paraît bénin : le procurateur romain Florus fait prélever 17 talents dans le Trésor du Temple. Jérusalem s'enflamme aussitôt, mais la répression est terrible. Le conflit s'étend hors de Jérusalem et Éléazar, le fils du Grand Prêtre Ananias, organise la prise de la forteresse de Massada par les Zélotes.

Le mouvement de révolte gagne toute la région. Alors, à partir de 70, Vespasien confie à son fils Titus la reconquête de la région. Ses légions mettent le siège devant Jérusalem, de mars à septembre 70, au terme duquel la ville est mise à sac et le Second Temple détruit.

Mais il faudra encore trois années pour ramener la *pax romana* dans la région, avec le long siège de Massada, qui constituait la principale base militaire des Zélotes. Au bout de sept mois, en avril 73, la forteresse est prise et la tradition veut que les mille Sicaires qui s'y trouvaient se soient suicidés plutôt que de mourir de la main des incirconcis, ce qui est discuté par les historiens.

Désormais, la Judée est devenue une province impériale proprétorienne. Elle connaîtra encore deux grandes révoltes :

- une première appelée « guerre de Quietus, du nom du général romain qui la combattit sous le règne de Trajan, qui durera de 115 à 117 ; elle se développa d'ailleurs surtout parmi la diaspora ;
- une seconde à partir de 132, qui commence avec la révolte de Bar Kochba et que l'on a coutume d'appeler la « deuxième guerre juive » et qui se terminera trois années plus tard.

Toutes deux se soldent par des massacres, mais le bilan de la seconde est nettement plus catastrophique : les documents de l'époque font état d'environ 500 000 morts et de la destruction de 185 localités¹. Ces chiffres sont probablement excessifs, mais ils montrent l'ampleur de la destruction, qui pourrait s'apparenter au sort que les Romains avaient réservé à Carthage.

Désormais, Jérusalem est interdite aux Juifs, qui ne peuvent plus pratiquer leur religion. Le nom même de Judée disparaît, pour devenir Syrie-Palestine.

1. Dion CASSIUS, *Histoire romaine*, LXIX, XIV, 3.